

Transformation et dialectique chez Marx

Revue de Métaphysique et de Morale, N° 4/2018

RÉSUMÉ. — *Cette étude tend à montrer que l'œuvre de Marx procède d'une intuition ontologique, à savoir que tout est transformation (Verwandlung). Il est alors possible de montrer que les trois tomes du Capital reviennent à une série articulée de transformations. Marx pense ces transformations en termes syllogistiques hégéliens. Cette formulation syllogistique permet de comprendre, premièrement, que la dernière de ces transformations, la transformation des valeurs en prix de production, soit restée incomplète bien que Marx en eût conscience ; deuxièmement, que la publication du Capital soit restée inachevée du vivant de Marx ; troisièmement, que le socialisme ait été un échec économique.*

ABSTRACT. — *This study aims at showing that all of Marx's work proceed from an ontological insight, viz. that everything is a transformation (Verwandlung). It is thus possible to show how the three books of The Capital come to a series of interconnected transformations. Moreover, Marx expounds these transformations in terms of Hegelian syllogistics. This formulation of these transformations helps to understand, firstly, why the last one, the transformation of values into production prices, is uncomplete as Marx himself noticed ; secondly, why the publication of The Capital remained unachieved during Marx's lifetime ; and thirdly, why socialism has been an economic failure.*

Toute pensée scientifique, c'est-à-dire toute pensée qui porte non sur ses conditions d'exercice, mais sur les phénomènes naturels procède d'une intuition ontologique. Par exemple, que tous les corps sont pesants chez Galilée, que leur masse se conserve chez Lavoisier, ou que la vie est une brisure de symétrie chez Pasteur, ou encore que des forces centrales tiennent le monde ensemble, en assurent l'unité et réalisent l'Un en acte chez Newton. L'intuition ontologique de Marx, c'est que tout est transformation, *Verwandlung*. Encore étudiant, il s'en ouvrit à son père : « Dans les mathématiques, l'esprit tourne autour de la chose sans que la chose elle-même s'épanouisse en une forme riche de vie, ainsi le triangle ne se transforme en rien d'autre ; il faut le placer à côté d'autres figures de différentes manières pour lui conférer des rapports différents et des vérités différentes ; au contraire, dans l'expression concrète du monde vivant des idées, comme sont le droit, l'État, la nature et toute la philosophie, il faut surprendre le sujet étudié dans son développement, et ne pas y introduire de divisions arbitraires, la raison de la chose elle-même devant

continuer à se dérouler avec ses contradictions internes et trouver en soi son unité¹. »

Je voudrais montrer 1° que les trois livres du capital sont une succession de transformations articulées les unes aux autres ; 2° que pour penser la transformation, Marx a eu recours à la syllogistique hégélienne ; 3° que l'une de ces transformations, la transformation des valeurs en prix de production explique l'inachèvement du *Capital*, mais est incomplète, donc fautive, et constitue la raison théorique de l'échec des économies socialistes.

Les transformations du Capital.

La première transformation, dès la première section du livre I, est la transformation du produit du travail en argent par la médiation de l'échange. Cette médiation est à son tour médiatisée par la scission entre utilité du produit du travail pour le besoin et son utilité pour l'échange. Une marchandise surmonte cette scission, une marchandise dont l'utilité est précisément de faciliter l'échange, dont la valeur d'usage est la valeur d'échange : la monnaie. Le résultat de cette transformation, c'est de rendre universelle une marchandise, la monnaie, qui devient l'incarnation de tout travail humain quelle qu'en soit la nature. Par conséquent, la transformation de la valeur d'une marchandise en prix, c'est-à-dire en équivalent monétaire, transforme la quantité de travail incorporé dans la production de cette marchandise en travail socialement nécessaire. Le procès d'échange est donc la transformation de la marchandise en argent et de l'argent en marchandise de telle sorte que la quantité de travail incorporé dans chaque marchandise soit la quantité de travail socialement nécessaire et que la nature du travail incorporé dans l'une soit équivalent à la nature du travail incorporé dans l'autre. Les deux extrêmes particuliers des marchandises sont médiatisés par l'universel de la monnaie en position de moyen terme.

La transformation suivante, dans la deuxième section du livre I, est la transformation de l'argent en capital. Alors que la première transformation avait pour formule, selon Marx, M-A-M, marchandise-argent-marchandise, « vendre pour acheter », cette deuxième transformation a pour formule A-M-A, marchandise-argent-marchandise, « acheter pour vendre ». Dans celle-là, les extrêmes, les marchandises particulières, sont médiatisées par l'argent comme marchandise universelle. Dans celle-ci, l'argent, donc la marchandise universelle, se trouve en position d'extrêmes qui doivent être médiatisés par une marchandise particulière ou singulière. Alors que dans celle-là, les deux extrêmes sont de qualité

1. Lettre de Marx à son père, du 10 novembre 1837, *Marx-Engels-Gesamtausgabe*, III.1, pp. 10-11.

différente, mais égaux en quantité (leur prix), dans celle-ci, ils sont de qualité identique (c'est toujours de l'argent), mais quantitativement différents (sinon la transformation n'aurait pas lieu d'être). Cette différence quantitative que Marx appelle « survaleur » (*Mehrwert*) transforme l'argent en capital. Toutefois, cette transformation n'est plus médiatisée par l'échange, mais par le travail. L'argent ne se transforme en capital que par l'achat et la vente de la force de travail qui a la propriété de créer plus de valeur qu'elle n'en consomme, de pouvoir s'exercer plus longtemps qu'il n'en faut pour la produire. Autrement dit, les extrêmes que constitue l'argent universel, représentant du travail social, doivent être médiatisés par une marchandise singulière, la force de travail.

Cette médiation est elle-même médiatisée dans les troisième, quatrième et cinquième sections du *Capital*, d'abord par la distinction entre capital variable, qui sert à acheter la force de travail, et capital constant, qui sert à acheter ce sur quoi s'exerce la force de travail (machines, outils, bâtiments, matières premières) et qui donne un titre à l'achat de force de travail. C'est en effet parce que les ouvriers sont privés de moyens de production qu'ils doivent vendre leur force de travail et céder la survaleur aux propriétaires de ces moyens de production. Trivialement, pour acheter de la force de travail, il faut qu'elle soit à vendre, autrement dit que son titulaire ne dispose pas des moyens nécessaires pour la mettre en œuvre pour son propre compte. Cette médiation est à son tour médiatisée par la transformation du petit producteur indépendant, propriétaire de ses moyens de production et qui dispose de la totalité de la valeur de son produit, en prolétaire qui n'a que sa force de travail à vendre.

La réalisation de cette survaleur parachève la transformation de l'argent en capital dans les sixième et septième sections du livre I. L'accumulation du capital est la transformation de la survaleur en capital. Pour accumuler le capital, il faut une autre médiation : la transformation de la manufacture en industrie mécanisée qui raccourcit sans cesse le travail nécessaire à la reproduction de la force de travail de sorte que le surtravail producteur de survaleur augmente, du fait de l'accroissement de la productivité du travail qui en diminue le prix et donc le temps de reproduction. À la survaleur absolue s'ajoute ainsi la survaleur relative.

Le deuxième livre est l'analyse de trois transformations. La première est la reprise et l'approfondissement de la transformation de l'argent en capital par l'achat et la vente de la force de travail. Cette transformation, Marx l'analyse désormais comme une transformation du capital-argent en capital productif. Toutefois, la transformation à rebours, du capital productif en capital-argent, qui permet au processus de se perpétuer, n'est pas symétrique de la transformation directe. En effet, celle-ci consiste en l'achat de la « valeur d'une journée de force de travail » (*Tageswert der Arbeitskraft*). Mais au cours du processus de production, cette valeur se transforme en « valeur du travail d'une journée » (*Wert der*

Tagesarbeit). Cette dernière valeur est supérieure à la précédente, la différence constituant la survaleur. Ainsi, la transformation à rebours procure une quantité de capital-argent supérieure à la quantité investie dans l'achat de la force de travail. Marx résume cette transformation en ces termes on ne peut plus concis : « Considérons maintenant le mouvement d'ensemble A-M .. P .. M'-A' ou sous sa forme explicite A-M .. P .. M'(M+m)-A'(A+a) [où A représente l'argent, P la production, M la marchandise]. Le capital se présente ici comme une valeur qui parcourt une série continue de transformations qui se conditionnent les unes les autres, une série de métamorphoses qui forment autant de phases ou de stades d'un procès général. Deux de ces phases appartiennent à la sphère de la circulation, une appartient à la sphère de la production. Dans chacune d'elles, la valeur-capital se retrouve sous une forme différente, qui correspond à une fonction différente, spéciale. Au cours de ce mouvement, la valeur avancée ne se conserve pas seulement, mais elle croît, sa grandeur augmente. Finalement, au stade terminal, elle reprend la forme sous laquelle elle paraît au commencement. Ce procès d'ensemble constitue ainsi le procès de circulation². »

La deuxième transformation du livre II est la transformation du capital constant et du capital variable en capital fixe et en capital circulant. Dans la forme salariée du travail aliéné (esclavage, servage, salariat), le travailleur est libre de disposer de sa force de travail qu'il peut aliéner pour une durée déterminée. La valeur de la force de travail se transforme en salaire au temps. Elle résulte d'une asymétrie dans la vente et l'achat de la force de travail : l'ouvrier vend une journée de sa force de travail, le capitaliste achète la force de travail d'une journée. Cette transformation est suivie d'une autre transformation, celle du salaire au temps en salaire aux pièces. Alors, la force de travail d'une journée, qu'achète le capitaliste, se transforme en travail d'une journée. Le résultat de cette double transformation, c'est que tout le travail semble payé, c'est, par conséquent de dissocier la survaleur du capital variable et d'associer celui-ci au capital constant.

À la différence entre travail payé et travail non payé se substitue la différence entre ce qu'il en coûte au capitaliste et ce qui ne lui coûte rien. Le capital variable, dépensé en salaires, se joint à d'autres éléments du capital constant, comme les

2. „Betrachten wir nun die Gesamtbewegung G-W... P... W'-G', oder ihre explizite Form G-W... P... W(W + w)-G'(G + g) [où G représente l'argent, P la production, W la valeur]. Das Kapital erscheint hier als ein Wert, der eine Reihenfolge zusammenhängender, durch einander bedingter Verwandlungen durchläuft, eine Reihe von Metamorphosen, die ebensovielen Phasen oder Stadien eines Gesamtprozesses bilden. Zwei dieser Phasen gehören der Zirkulationssphäre an, eine der Produktionssphäre. In jeder dieser Phasen befindet sich der Kapitalwert in verschiedener Gestalt, der eine verschiedene, spezielle Funktion entspricht. Innerhalb dieser Bewegung erhält sich nicht nur der vorgeschobene Wert, sondern er wächst, vermehrt seine Größe. Endlich, im Schlußstadium, kehrt er zur selben Form zurück, worin er beim Ausgang des Gesamtprozesses erschien. Dieser Gesamtprozeß ist daher Kreislaufsprozeß“ (Marx-Engel Werke [abrégié : MEW], XXIV, p. 56).

matières premières, et se transforme en capital circulant consommé en une période de production et qui entre entièrement dans le coût de production de cette période. Les autres éléments du capital constant, comme les bâtiments et les machines, se transforment en capital fixe qui s'amortit sur plusieurs périodes de production et n'entrent donc que pour une part dans le coût. La survaleur apparaît alors comme un excédent de valeur sur le coût de production. Puisque le coût de production remplace seulement le capital consommé, circulant et en partie fixe, il ne peut pas être créateur d'un surplus de valeur. En réalité, ce qui importe au capitaliste, c'est la totalité du capital, circulant et fixe, qu'il doit avancer pour s'approprier la survaleur. Celle-ci, rapportée à l'ensemble du capital avancé, se transforme en profit. Ce n'est plus le travail qui est créateur de survaleur, c'est le capital qui est créateur de profit. Le capital ne se rapporte plus à l'autre, au travail, mais à lui-même, sous cette forme, il est, en termes hégéliens, « pour soi ».

La troisième transformation du livre II reprend et approfondit celle de la fin du premier livre sur l'accumulation du capital. Il s'agit de la reproduction simple où la transformation de la survaleur en profit consommé par le capitaliste fait en sorte que toute la production soit écoulee. C'est l'équivalent du tableau économique des physiocrates. Dans un modèle économique à deux secteurs, la valeur de la production du secteur des biens de production doit être égale à la valeur du capital constant des deux secteurs, et la valeur de la production du secteur des biens de consommation doit être égale à la somme du capital variable et de la survaleur des deux secteurs. La totalité de la production est ainsi consommée, l'économie se reproduit à l'identique d'un cycle de production à l'autre. La production se transforme en reproduction du capital.

Dans le modèle de reproduction élargie, il y a toujours deux secteurs. La valeur de la production du secteur des biens de production doit être égale à la valeur du capital constant des deux secteurs plus une partie aliquote de la survaleur des deux secteurs qui se trouve ainsi réinvestie ; et la valeur de la production du secteur des biens de consommation doit être égale à la valeur du capital variable des deux secteurs plus le reste de survaleur des deux secteurs. Comme aucun mécanisme ne vient déterminer cette partie aliquote de survaleur réinvestie, l'économie capitaliste est toujours menacée de crises de surproduction ou de sous consommation.

Le troisième livre du *Capital* est consacré à la seule transformation des valeurs en prix de production qui fait suite à la transformation de la survaleur en profit du livre précédent³. Le taux de survaleur, c'est-à-dire le rapport de la survaleur

3. J'ai étudié en détail l'histoire de cette transformation sur la longue durée, depuis Adam Smith jusqu'aux années 1980, dans la première partie de mon livre, *Les Paradoxes du capital*, Paris, Odile Jacob, 1995.

au capital variable d'une entreprise, se transforme en taux de profit, c'est-à-dire en rapport de la survaleur au capital total, capital constant plus capital variable. Puisque la survaleur est égale au profit au numérateur, et le capital variable plus petit que le capital total au dénominateur, il s'ensuit que le taux de profit est toujours inférieur au taux de survaleur. Mais il lui reste proportionnel. En revanche, il est inversement proportionnel au rapport entre capital constant et capital variable, c'est-à-dire à ce que Marx appelle « la composition organique du capital ». Or, cette composition organique du capital différencie les branches de productions entre elles. Certaines, pour des raisons de technique de production, emploient plus de machines (plus de capital constant) et moins d'ouvriers (moins de capital variable) que d'autres. La composition organique du capital est donc plus élevée dans celles-là que dans celles-ci. Par conséquent, le taux de profit est inférieur dans les branches de production à composition organique du capital élevé que dans les branches à composition organique moindre. Mais la concurrence impose un taux de profit unique dans toutes les branches de production, sinon celles où il est plus faible seraient désertées pour celles où il serait plus fort, l'offre y serait diminuée, les prix augmenteraient et les profits avec eux, jusqu'à ce qu'un même taux de profit vienne rémunérer le capital dans cette branche comme dans toutes les autres. En revanche, si une branche de production à composition organique du capital faible, donc à taux de profit supérieur au taux général de profit, parvient à se soustraire à la concurrence, comme l'agriculture à l'époque, alors l'excédent du taux de profit sur le taux général prend la forme d'une rente qui peut revenir au propriétaire foncier. C'est ainsi que la survaleur se transforme en profit et rente.

Cette transformation des valeurs en prix de production pose un certain nombre de problèmes qui n'ont plus cessé d'être âprement discutés depuis la parution du *Capital*. Je n'en évoquerai que quatre. Le premier, c'est celui de la formation d'un taux général de profit qui montre clairement que Marx a conçu ses transformations dans le cadre de la syllogistique hégélienne. Le deuxième, c'est que Marx a commis une erreur dont il s'est douté sans savoir comment la corriger, d'autant que sa correction rend inutile la loi de la valeur. Le troisième, c'est l'explication de l'inachèvement du capital. Le dernier, c'est celui de l'échec des économies socialistes.

Transformation et syllogistique hégélienne.

Dans la transformation des valeurs en prix de production, Marx prend comme taux général de profit le taux moyen. Pourquoi ce taux plutôt qu'un autre ? Ce choix n'est compréhensible qu'en termes de syllogistique hégélienne. Le taux

général de profit se forme selon un syllogisme en PSG. Les capitaux particuliers (P), ceux de chacune des branches de production, sont considérés comme formant un seul capital (S) qui devient ainsi un capital général (G) dont chaque capital particulier constitue une partie aliquote. La partie constante du capital singulier est la somme du capital constant de toutes les branches et sa partie variable la somme de leur capital variable. La composition organique du capital de ce capital singulier de même que son taux de profit sont donc bien une composition moyenne et un taux moyen qui ont cours dans une branche moyenne. La survalueur y est une survalueur moyenne qui, multipliée par la proportion du capital total investie dans chaque branche, s'ajoute au coût de production (part du capital fixe consommé plus capital circulant) de chacune d'elles pour former leur prix de production.

Pour Hegel, une totalité, c'est-à-dire un ensemble organisé, tel, en l'occurrence, qu'une économie, est un système de syllogismes en boucle. C'est ce qu'il dit dans l'antépénultième alinéa de sa *Science de la Logique*⁴ et plus explicitement encore dans sa remarque au § 198 de son *Encyclopédie en abrégé* : « Ce n'est que par la nature de cet enchaînement, par cette triade de syllogismes des mêmes termes, qu'un tout est véritablement compris dans son organisation⁵. »

La syllogistique hégélienne se distingue de la syllogistique classique sur ce point qu'elle quantifie non seulement les propositions, mais aussi ses termes. Ces quantificateurs – singulier, particulier, général – sont considérés comme des moments du concept que le syllogisme déploie en autant de déterminations. Les propositions prédicatives s'interprètent en compréhension (le prédicat est inhérent au sujet) et en extension (le sujet est inclus dans le prédicat). Par exemple, la mortalité est inhérente à l'homme et l'homme est inclus dans les mortels. Mais Hegel ne retient pas la règle de variation inverse selon laquelle plus l'étendue d'un concept est large plus son contenu est retreint. Les quantificateurs étant les moments d'un même concept peuvent lui conférer une extension différente, mais certainement pas un contenu différent. Si le concept conserve son contenu, il l'a différemment avec chacun des quantificateurs. Dans le général, il l'a en soi, de manière non réfléchie, immédiate, en germe, et le passage du général au singulier par le particulier est un déploiement de ce contenu, sa prise de conscience réflexive, son devenir pour soi. C'est ce passage que décrit le système de syllogismes.

Les différentes figures se distinguent par le moment du concept qui se trouve en position de moyen terme et non plus, comme dans la syllogistique classique,

4. HEGEL, *Science de la logique. Livre troisième : Le Concept*, trad. fr. et notes de Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2016, p. 320.

5. „Es ist nur durch die Natur dieses Zusammenschließens, durch diese Dreiheit von Schlüssen derselben terminorum, daß ein Ganzes in seiner Organisation wahrhaft verstanden ist.“

par la place de celui-ci. Dans la syllogistique hégélienne, le moyen terme doit toujours occuper la même place : sujet de la majeure et prédicat de la mineure de sorte à opérer comme médiation. Le point de départ de cette syllogistique est donc le syllogisme en barbara que Hegel réécrit SPG : un être singulier est mis en relation avec une détermination générale par la médiation d'une qualité particulière. Ce syllogisme est lacunaire, les deux prémisses sont encore immédiates, elles restent donc à médiatiser. La majeure PG est médiatisée par S, ce qui donne la seconde figure PSG et la mineure SP par G, ce qui donne la troisième figure SGP. Chaque moment du concept se trouve ainsi tour à tour en position d'extrême et de moyen terme, de médiatisé et de médiatisant, aucun n'est plus immédiat, simplement donné, chacun est désormais médiatisé et posé. Toutefois, ces deux dernières figures posent un problème, celui de l'extension du moyen terme lorsqu'il est singulier car alors il ne peut inclure le particulier dans la seconde figure ou lorsqu'il est général car alors il ne peut jamais être subsumé sous le particulier dans la troisième figure. Hegel résout ce problème en substituant à la seconde figure le syllogisme inductif et à la troisième le syllogisme disjonctif.

Il donne l'exemple du concept d'État dont le contenu est déployé dans trois syllogismes au § 198 de son *Encyclopédie en abrégé*. SPG : l'individu singulier par ses besoins particuliers s'unit à l'État comme société de droit général. PSG : la satisfaction des besoins sociaux particuliers par l'activité des individus singuliers réalise et accomplit l'État comme société de droit général. SAP : l'État comme société de droit général est le « moyen terme substantiel » (*die substantielle Mitte*), autrement dit le milieu dans lequel l'individu singulier s'accomplit et ses besoins particuliers sont satisfaits.

Cette syllogistique hégélienne pouvait articuler les transformations marxistes dans la mesure où c'est toute la richesse d'un contenu qu'elle semblait exprimer. C'était bien ce que cherchait Marx dans sa quête de la bonne méthode.

Une erreur de Marx.

La transformation des valeurs en prix de production telle que Marx l'a conçue est incomplète. Tout se passe comme si chaque branche de production produisait elle-même ses propres biens de production et les biens de consommation de ses ouvriers. Marx les comptabilise en effet à leur valeur. Si elles les achetaient à d'autres branches de production, Marx devrait les comptabiliser à leurs prix de production. Sa solution ne vaut que s'il y a une seule branche de production qui produit le même bien de production que le bien de consommation. Telle serait le cas de la production de blé qui, sous forme de semence produirait son capital constant et sous forme de farine son capital variable. Mais alors le problème de

la formation d'un taux général de profit ne se poserait pas, ce serait forcément celui de cette seule branche de production. Autrement dit, soit le problème se pose et la solution de Marx est fautive, soit sa solution est correcte et le problème ne se pose pas. Dans un cas comme dans l'autre, elle est insuffisante.

Marx en a eu conscience : « Cette proposition [que la somme des prix de production égale la somme des valeurs] semble contredire le fait que dans la production capitaliste les éléments du capital productif sont en règle générale achetés sur le marché, leurs prix contiennent donc un profit déjà réalisé et par conséquent le prix de production d'une branche d'industrie inclut son profit, donc le profit d'une branche d'industrie entre dans le coût de production d'une autre branche⁶. »

Il n'a pas corrigé son erreur parce qu'il lui suffisait d'avoir établi que la somme des survaleurs était égale à la somme des profits (et des rentes). Il se serait satisfait de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le théorème fondamental du marxisme, à savoir qu'un taux de survaleur positif est nécessaire et suffisant pour qu'il y ait un taux de profit positif. Il voulait avant tout réfuter la théorie « vulgaire » qu'à chaque facteur de production – le travail, le capital et la terre – correspondait un revenu : le salaire, le profit et la rente.

Il a calqué ses catégories économiques sur les catégories logiques de Hegel : la valeur d'usage correspond à la qualité, la valeur d'échange à la quantité, l'argent à la mesure, la survaleur à l'essence, et le salaire, le profit et la rente aux phénomènes. Ainsi, des *Grundrisse* à *Zur Kritik*, Marx a changé de méthode parce que celle qu'il avait adoptée lui avait donné un mauvais point de départ. Reprenant la tradition de l'Économie classique, il avait commencé par rejeter la catégorie de valeur d'usage hors du champ de l'Économie, ne retenant que celles de valeur d'échange et de monnaie qu'il a pensées dans une dialectique tout hégélienne du particulier et du général. Mais en abordant la transformation de l'argent en capital et pour introduire la distinction entre travail et force de travail, il fut contraint de réintroduire cette notion de valeur d'usage. La logique hégélienne lui a trouvé une place tout indiquée, celle de la catégorie de qualité. Il pouvait bien écrire à Engels, le 14 janvier 1858, que la logique de Hegel lui « avait rendu grand service ».

Mais non seulement Marx identifie-t-il la survaleur d'un côté, le salaire, le profit et la rente de l'autre, aux catégories hégéliennes d'essence et de phénomènes, mais encore conçoit-il la relation entre l'essence et les phénomènes en

6. „Diesem Satz scheint die Tatsache zu widersprechen, daß in der kapitalistischen Produktion die Elemente des produktiven Kapitals in der Regel auf dem Markt gekauft sind, ihre Preise also einen bereits realisierten Profit enthalten und hiernach der Produktionspreis eines Industriezweigs samt dem in ihm enthaltenen Profit, daß also der Profit des einen Industriezweigs in den Kostpreis des andern eingeht“ (MEW, XXV, p. 169 ; voir aussi p. 174).

termes hégéliens comme une relation d'inversion. Tout se passe comme si, pour lui, cette relation d'inversion allait de soi, nulle part n'entreprend-il de la justifier. C'est qu'il la supposait connue, connue depuis que Hegel l'avait établie une fois pour toutes dans la *Phénoménologie de l'Esprit* puis dans la *Science de la Logique*⁷, de sorte qu'il ne serait plus besoin d'y revenir.

Selon Hegel, l'entendement nie la réalité phénoménale du mouvement en l'expliquant par son essence immuable, le jeu des forces. Le mouvement de tous les corps est réductible à la loi de l'attraction universelle. Qu'il s'agisse des corps célestes comme des corps terrestres, de la trajectoire des planètes comme de la chute des corps. Et quelle que soit la nature de ce mouvement, il doit s'effectuer conformément à la forme de cette loi, proportionnelle aux masses et inversement proportionnelle au carré des distances. Et de fait, la loi de Coulomb, qui régit le mouvement électrique lui est bien conforme : les corps électrisés s'attirent proportionnellement au produit de leurs charges et en proportion inverse du carré de la distance qui sépare ces charges. Mais dans ce cas, ce sont des charges de signes contraires qui s'attirent, les charges de même signe se repoussant au contraire. Que le semblable s'unisse au dissemblable et le dissemblable au semblable, Hegel y voyait une inversion de l'essence du mouvement mécanique.

Et cela ne vaut pas seulement pour le monde naturel, cela vaut aussi pour le monde culturel. Dans *L'Esprit du christianisme*, Hegel commente le sermon sur la montagne dans les mêmes termes du monde inversé : « Il y a des exhortations dans lesquelles Jésus s'éloigne aussitôt passionnément de l'appréciation commune de la vertu, annonce passionnément un autre droit et une autre lumière, une autre région de la vie, dont la relation au monde ne pourrait être que celle qui consiste à être détesté et persécuté par celui-ci⁸. » Ce qui donne dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, par exemple : « Ou une action qui est, dans le *phénomène*, un crime, serait censée pouvoir être, dans l'*intérieur*, proprement bonne (une mauvaise action pouvoir avoir une bonne intention), la punition n'être que *dans le phénomène* une punition, mais être *en soi*, ou dans un autre monde un bienfait pour le criminel⁹. »

Comme ce monde inversé est la négation du monde des essences qui lui-même est la négation de la réalité phénoménale, le monde inversé est la négation de la négation de la réalité phénoménale, donc sa restauration, non plus comme simple mouvement, mais comme auto-mouvement, comme mouvement qui a son principe en lui-même et non plus dans une force extérieure, comme vie. Le phéno-

7. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, trad. fr. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2016, pp. 180-184 ; *Science de la Logique. Livre deuxième : L'Essence*, trad. fr. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin 2016, p. 150.

8. HEGEL, *L'Esprit du christianisme et son destin*, trad. fr. Olivier Depré, Paris, Vrin, 2003, p. 129.

9. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit, op. cit.*, p. 183.

mène est donc bien l'inversion de l'essence. Mais alors que chez Marx c'est l'essence qui prévaut, chez Hegel c'est le phénomène, mais restauré par l'inversion même.

L'inachèvement du Capital.

En 1877, Marx confiait qu'il avait écrit les différentes parties du *Capital* dans l'ordre inverse de leur publication, en commençant par le livre IV¹⁰. L'affaire fut un peu plus compliquée puisqu'on aurait plutôt l'ordre de rédaction suivant, à partir des Manuscrits de 1861-1863 : livres I, IV, III, I, III, II.

Bien qu'il envisageât de publier trois tomes, le premier comprenant les livres I et II, le second le livre III et le troisième le livre IV (sur l'histoire des théories de la survalue)¹¹, lorsqu'il parut en septembre 1867, *Le Capital* ne comprenait plus que le premier livre. Mais jusqu'à sa mort, en 1883, il n'a cessé de travailler au deuxième livre que Engels fit paraître en 1885. Il publia le troisième en 1894, léguant la responsabilité du quatrième à Karl Kautsky qui s'en acquitta en 1905 pour une première partie, et en 1910 pour la totalité.

Il semble bien que Marx ait achoppé sur le livre II, plus exactement sur l'articulation des livres II et III. La transformation des valeurs en prix de production, conçue et rédigée avant la version définitive du livre I, a, en quelque sorte, achevé *Le Capital* sans que le thème de la circulation ait même été esquissé. D'un côté, le livre II doit bien venir avant le livre III puisque les différences de temps de circulation estompent la distinction entre capital constant et capital variable en lui en substituant une autre, entre capital fixe et capital circulant qui prépare la notion de coût de production ; mais, d'un autre côté, la transformation des valeurs en prix de production devrait intervenir avant la circulation puisque c'est sous cette dernière forme, celle des prix, que les marchandises circulent. Autrement dit, la circulation est en même temps la cause finale de la transformation et sa cause efficiente. Il aurait donc fallu fondre ensemble les livres II et III et c'est bien ce à quoi Marx était conduit de lui-même¹². Mais, depuis toujours, le livre III devait être l'unité des livres I et II ; il ne pouvait plus l'être dès lors qu'il se confondait avec ce dernier. Marx ne s'est manifestement pas résolu à ce dernier changement de plan qui aurait impliqué de réécrire tout le livre III.

10. Lettre de Marx à Schott, du 3 novembre 1877.

11. Lettre de Marx à Kugelmann, du 13 octobre 1866.

12. Lettre de Marx à Engels, du 13 avril 1867.

L'échec économique du socialisme.

Marx était d'autant moins disposé à réécrire son livre III que sa transformation des valeurs en prix de production lui donnait une explication de la survivance de la rente foncière, de nature féodale, dans une société capitaliste bourgeoise. L'agriculture étant supposée être une branche de production à faible composition organique du capital, ses prix de production doivent être inférieurs aux valeurs. Mais comme il ne peut y avoir de libre circulation des terres, les produits agricoles se vendent à leur valeur. Et comme le fermier doit se contenter du taux général de profit, il peut laisser une rente au propriétaire foncier. Autrement dit, la concurrence capitaliste impose au fermier le partage de la survaleur avec son propriétaire foncier.

Les marxistes ont généralisé cette explication aux prix de monopole. Une composition organique du capital élevée est propice à la constitution d'un monopole étant donné le coût d'entrée prohibitif dans ce secteur production. Le monopoleur est donc en position d'accentuer la divergence des prix par rapport aux valeurs à son avantage et d'accroître le transfert de survaleur des branches à faible composition organique du capital. De la même manière, les pays sous-développés exportateurs principalement de produits agricoles, avec un capital de faible composition organique, transfèrent une partie de leur survaleur aux pays développés. Sous le paradigme de la transformation, tout échange de produits de composition organique différente, dès lors qu'un taux général de profit est de règle, c'est-à-dire chaque fois qu'il y a une libre circulation du capital, tout échange de ce type est inégal.

De même, les prix socialistes furent des prix de production de monopole manipulés par l'État en fonction de son plan de développement. Par exemple, on a prétendu que l'accumulation primitive du capital socialiste ne devait pas être réalisée par la violence, bien qu'en fin de compte il en fût ainsi, mais par le biais de la transformation. L'État devait imposer à la branche de production agricole de vendre ses produits à leur prix de production, par conséquent au-dessous de leur valeur, de manière à transférer la rente aux branches de production industrielles. Cependant, les distorsions ne purent être qu'arbitraires, créant des pénuries dans certaines branches et des gaspillages dans d'autres, de sorte que de réformes des prix en réformes des prix, les prix de marché firent leur retour et s'en fut fait de l'économie socialiste.

Que conclure ? sinon que la dialectique de l'essence ne pose pas les mêmes problèmes que la dialectique du concept. La dialectique du concept est, me semble-t-il, un non-sens, car si les concepts sont quantifiables, ils ne sont pas quantifiés. L'État n'est pas universel en soi. Un État inclus dans une fédération ne

saurait être que particulier. De même, un individu n'est pas singulier par définition. Un Tartuffe, un Don Quichotte, un Don Juan, un Adrien Deume sont bien universels. En revanche, la dialectique de l'essence où la négation opère comme médiation est indispensable à l'établissement de la vérité. C'est ainsi qu'une loi scientifique n'est vraie que toutes choses égales d'ailleurs, la négation de la négation la munit de ses traits d'exception ou de ses conditions de validité. De même, dans le champ social, cette dialectique de la négation est la seule possibilité de faire droit aux minorités. La négation de la négation est alors la loi de la majorité compte tenu des objections de la minorité. C'est à cette condition que la démocratie peut éviter de dégénérer en dictature de la majorité.

Gérard JORLAND

Directeur de recherches émérite au CNRS

Directeur d'études à l'EHESS